

**Mandel, Ruth, *L'angoisse cosmopolite. La citoyenneté et l'appartenance remises en question par les Turcs d'Allemagne*, Québec : Presses de l'Université Laval, 2014, 414 pages.**

*Recenseuses : Anke Patzelt et Jessica Anne Déry,  
avec l'appui d'Elke Winter  
Université d'Ottawa*

L'Allemagne a pendant longtemps nié être une « société d'immigration », ce qui a eu une profonde influence sur la perception qui s'y est forgée autour des travailleurs immigrés venus des pays du sud de l'Europe, et principalement de la Turquie, durant les années 1960 et 1970. Effectivement, plutôt que d'être considérés comme des immigrants qui devaient être intégrés de manière permanente dans la société, ces derniers ont été perçus comme des *Gastarbeiter* – soit des travailleurs invités –, séjournant au pays sur une base temporaire avant de repartir à la fin de leurs contrats de travail (p. 61). Or, ces travailleurs invités et leurs familles vivent encore en Allemagne aujourd'hui. Les « invités » sont devenus des résidents permanents et parfois des citoyens qui façonnent de plus en plus la vie sociale, économique et politique en Allemagne. Cela est particulièrement évident pour les personnes d'origine turque qui forment la majorité de la population dite « étrangère » sur le territoire allemand et qui sont au centre du livre de Ruth Mandel intitulé *L'angoisse cosmopolite*.

S'appuyant sur plus de vingt années de recherche sur le terrain, menées principalement à Berlin et en Turquie, le livre de Mandel présente un travail ethnographique perspicace et nuancé sur les questions de citoyenneté, d'ethnicité et d'appartenance à la société allemande de la population germano-turque. À l'aide de nombreux exemples tirés de la vie diasporique « turque » berlinoise, l'auteure offre au lecteur un ouvrage singulièrement riche en données ethnographiques qui questionne le cosmopolitisme allemand tout en dessinant les contours et les enjeux du transnationalisme. Mandel explore les luttes d'identification et d'appartenance parmi les immigrés turcs, qui ne semblent ni appartenir à l'Allemagne, où ils sont perçus comme des *Ausländer* – des étrangers –, ni à la Turquie, où ils sont considérés comme des *Almanyali* – des Allemands (p. 176). En examinant les processus de l'identification de soi et de l'autre, elle analyse la manière dont la législation allemande et la compréhension des concepts de nation/communauté allemande ont influencé la façon dont les immigrés turcs sont perçus et se perçoivent en Allemagne, d'une part, et d'autre part, la façon dont l'attachement à leur patrie influence aussi ces perceptions.

Dans son ouvrage, Mandel situe d'abord son sujet en présentant une analyse de la représentation sociale de la communauté turque par le peuple allemand. Les membres de cette communauté sont fréquemment perçus comme un « Autre », culturellement uniforme, qui par ses valeurs et ses pratiques quotidiennes ne peut pas et ne veut pas s'intégrer à la société, constituant de ce fait une menace pour l'intégrité sociale et justifiant du même coup des politiques d'immigration restrictives. Le lecteur peut ainsi saisir les subtilités des mécanismes par lesquels sont exclus les migrants turcs et leurs descendants de la société allemande. Plus précisément, l'auteure fait valoir que l'exclusion et la soi-disante non-intégrabilité de ce groupe s'expliquent par la manière historique de voir et de construire

l'identité allemande, laquelle se base sur une compréhension commune d'une culture, d'une langue et de traditions partagées (p. 225-227). L'entrée dans cette communauté repose sur l'appartenance par le sang et ne peut donc être accomplie que par la naissance (p. 209). Cela est démontré par deux points. Premièrement, dans les lois et les législations sur la citoyenneté allemande qui sont traditionnellement fondées sur l'idée du *jus sanguinis* – droit du sang –, ce qui signifie que la citoyenneté est transmise de génération en génération. Deuxièmement, par le vocabulaire employé dans les débats publics pour désigner l'immigrant, et qui contribue à sa marginalisation sociale. Ainsi, des termes comme *Überfremdung* – la crainte que trop d'étrangers entrent dans le pays et imposent leurs cultures et leurs langues à la société allemande; et *Ausländer* – étrangers – contribueraient par leur sens, non seulement à temporaliser le séjour des Turcs dans l'imaginaire allemand, mais également à les exclure définitivement de la catégorie de citoyen (p. 59-63).

Mandel rappelle également la négation par les gouvernements de la croissance des ressentiments xénophobes au pays, ou même de la hiérarchisation des étrangers, qu'elle illustre par les mesures prises par le *Bundestag* afin de favoriser le rapatriement des *Aussiedler* – Allemands russes – et leur intégration à la société allemande alors qu'aucune mesure n'a été prise dans ce sens en ce qui concerne les Turcs (p. 232). Selon l'auteure, cette politique démontre l'absurdité de la conception allemande de la communauté nationale. De plus, par une juxtaposition de périodes historiques, elle parvient à illustrer qu'il existe une certaine continuité dans l'approche allemande à l'égard des étrangers. En effet, sans encourager un recouplement entre le vécu turc et le vécu juif à l'époque de l'Allemagne nazie, cette dernière observe des similitudes dans le comportement des Allemands envers les deux groupes. Il suffit de donner comme exemple l'ambivalence du discours concernant l'intégration, qui présenterait plusieurs ressemblances avec celui entendu à l'époque du national-socialisme. Les Turcs sont critiqués tant lorsqu'ils ne se conforment pas à l'authenticité allemande, que lorsqu'ils s'y plient (p. 145). Par ces exemples, et de nombreux autres, l'auteure démontre le profond malaise identitaire allemand.

Par la suite, et pour le reste de son ouvrage, Mandel aborde la question de la « fabrique de l'ethnicité » (p. 90). Le but ultime étant de démontrer que, contrairement à la pensée essentialiste qui est à la base de la conception allemande de l'appartenance, l'identité n'est pas un *a priori* qu'il est possible de prédire ou de définir. La « différence » est inévitable. Plus précisément, l'auteure explique avec justesse comment l'ethnicité se forme au fil du temps en fonction de l'espace dans lequel se retrouve un individu ou un groupe. Elle démontre, notamment, comment l'« Autre » turc est construit, et se construit lui-même, autour de la perception que les Allemands ont de son identité, dans un processus qui se veut mimétique. Ainsi, au travers d'exemples, le lecteur décèle que la fermeture allemande à l'égard de certaines manifestations des différences – ghettoïsation par exemple – serait en fait l'une des causes de ces dernières, le migrant endossant la représentation que se fait l'Allemand – et dans le cas étudié, le Berlinois – à son sujet. Simultanément, concevoir l'« ethnicité » sous cet angle permet de comprendre la « *bifocalité* » ou l'« *hybridité* » des migrants turcs (p. 193-194). Ces derniers développent à la fois une identité par rapport à la terre d'origine – désir d'y retourner et conservation de certaines coutumes –, tout comme

ils intègrent certaines caractéristiques typiquement allemandes. L'exemple des maisons de style allemand construites en Turquie lors des *Izinli* – voyages annuels – illustre bien ce propos (p. 265). Finalement, dans les deux derniers chapitres de son ouvrage, Mandel conteste l'idée selon laquelle l'Islam serait un tout monolithique qu'il serait impossible d'intégrer en raison de valeurs culturelles et religieuses complètement opposées à celles de l'Allemagne chrétienne. Le lecteur y trouve, entre autres, une comparaison intéressante entre les alévis et les sunnites qui, sans nier l'existence d'un islamisme radical, démontre le pluralisme de cette religion en parlant, entre autres, des diverses prises de positions politiques et identitaires au sein de ces deux groupes.

La variété des exemples décrits par Mandel dans l'ouvrage ajoute une crédibilité à ce dernier. En effet, en donnant plusieurs exemples provenant de domaines aussi variés que le port du foulard et l'émergence d'une littérature mineure en Allemagne, en passant par l'évolution de la conception du mariage par les Turcs de deuxième génération et la comparaison avec la situation de l'altérité juive, l'auteure démontre une profonde maîtrise de son sujet de recherche tout en ne négligeant pas l'importance de l'analyse temporelle. Toutefois, certains passages descriptifs auraient pu être allégés afin d'éviter la confusion chez le lecteur quant au fil conducteur du livre. Il suffit de donner, à titre d'exemple, le long passage concernant les difficultés encourues par des Turcs lors de la traversée d'une frontière anatolienne en direction de l'Europe (p. 261). Dans la même veine, il aurait également été pertinent pour l'auteure de faire des retours plus fréquents entre certains de ses exemples et les fils conducteurs qu'elle mentionne dans son introduction. Cela aurait permis au lecteur d'avoir davantage de points de référence. Citons comme exemples les concepts de cosmopolitisme et d'« ethnicité » qui sont analysés dans les trois premiers chapitres et dans la conclusion comme étant les points de ralliement de l'ensemble du livre. Or, la lecture de l'ouvrage ne permet pas d'identifier une référence constante à ces concepts dans les autres chapitres, ce qui peut compliquer la compréhension de l'ouvrage et du point de vue de l'auteure.

On terminera en rappelant qu'avec *L'angoisse cosmopolite*, Mandel envisage l'intégration de la communauté turque en Allemagne sous une perspective singulière. Effectivement, en remettant fondamentalement en question la stabilité catégorielle de l'ethnicité et en l'envisageant comme un processus, elle dévoile l'importance de l'interaction dans la fabrication d'une identité. Cela lui permet de contester une vision essentialiste de la citoyenneté allemande tout en soulignant la responsabilité qu'a le peuple allemand dans la création d'un cosmopolitisme qui se voudrait démocratique et intégrateur.

---

**Mossière, Géraldine, *Converties à l'islam : Parcours de femmes au Québec et en France*, Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal, 2013, 264 pages.**

*Recenseuse : Emilie Angrignon-Girouard*  
*Université de Montréal*

L'importance de cet ouvrage prend tout son sens eu égard aux enjeux sociopolitiques actuels liés aux conversions à l'Islam au Québec comme en France. Parmi ceux-là, on peut évoquer les représentations et les discours populistes qui associent des

actes terroristes à la menace d'une islamisation grandissante au sein des pays dits occidentaux, qui, en réponse, suscitent la dénonciation de l'islamophobie. Également, l'épouvantail de l'atteinte à l'égalité entre les hommes et les femmes, agité par les partisans de la laïcité les plus endurcis, constitue un argument mis à l'épreuve dans ce livre. Face à une incompréhension générale du phénomène des conversions à l'Islam, exacerbée par la récupération médiatique d'événements (qu'ils soient d'une extrême violence ou qu'ils soient anecdotiques), cet ouvrage se montre très pertinent. Malgré la vaste littérature produite sur le phénomène de la conversion à l'Islam en Occident depuis les années 2000, le livre est une contribution significative de par le fait qu'il s'adresse à un public francophone.

Tiré des résultats de la recherche doctorale de l'auteure, l'ouvrage s'intéresse aux parcours singuliers de 78 femmes adultes d'âges divers qui se sont converties ou reconvertis à l'Islam, la moitié de nationalité française et l'autre, de nationalité québécoise. Par l'analyse d'un nombre exhaustif de récits de vie, Géraldine Mossière expose les dynamiques de reconstruction du soi dans lesquelles les participantes se sont engagées par rapport à leurs appartenances religieuses, communautaires (localisée et universelle) et nationale. Ses analyses s'appuient également sur de l'observation participante menée dans divers lieux de sociabilité, tels que des réseaux internet, des cours de lecture coranique, etc.

Les deux premiers chapitres portent sur les choix méthodologiques et interprétatifs de l'auteure. En dressant un portrait des femmes converties au Québec et en France, l'auteure réussit à articuler les historicités dans lesquelles ont évolué les sujettes au caractère singulier de leurs trajectoires de vie personnelles. Elle arrive avec habileté à faire ressortir leurs points communs et leurs divergences, que ce soit au niveau des pratiques, des discours, des relations interpersonnelles ou des interprétations qu'elles adoptent. Les aspects tels que la génération, l'union mixte avec un musulman de naissance ou avec un converti ou le célibat, ou leur provenance religieuse et socioéconomique, servent à rendre compte de la diversité des parcours de vie des participantes. Contrairement à l'approche de Bourdieu concernant l'utilisation de récits de vie comme bases de données, soit une approche qui considère ceux-ci comme totalement construits et illusoires, Mossière croit que la narration produite par les sujettes est reliée à leurs actions concrètes. Inspirée par le philosophe Paul Ricoeur, elle mobilise le concept d'identité narrative qui présente le récit de vie comme une performance s'intégrant au processus de conversion.

Dans le chapitre 3, l'auteure rend explicite une « herméneutique du soi » des sujettes, qui tend à démontrer que leurs actions s'engagent dans une tentative de transformations des paradigmes de la « modernité » et de la sécularisation qui lui est associée. Dans le chapitre 4, l'auteure explore la construction de leur identité de genre. On découvre que ces femmes sont critiques à la fois de l'exploitation des femmes par un système capitaliste dénuée de morale et du statut des femmes dans les institutions et dogmes catholiques. Ainsi, le parcours de ces femmes dans l'Islam est présenté comme une expérience d'altérité. La question du port du foulard revient en leitmotiv en tant que marqueur de cette altérité. Il est interprété comme un acte visant la distinction et l'affirmation de soi, dans le cadre d'une reformulation de ce dernier. L'auteure affirme que la sujette musulmane convertie fait preuve d'un féminisme